

DIVERTISSEMENTS TOURISTIQUES

L'ENTRE-DEUX

ROSE, LA NUIT AUSTRALIENNE

suivi de 8

**Du même auteur
aux éditions Théâtrales**

DER FUCHS DES NORDENS/LE RENARD DU NORD, 1991
(*édition bilingue*)

COURTES PIÈCES, 1994

PETITS RÔLES/BLANCHE AURORE CÉLESTE/LUNES/LES CENDRES ET LES LAMPIONS/LE PRUNUS

MA SOLANGE, COMMENT T'ÉCRIRE MON DÉSASTRE, ALEX ROUX (1), 1996

MA SOLANGE, COMMENT T'ÉCRIRE MON DÉSASTRE, ALEX ROUX (2), 1997

MA SOLANGE, COMMENT T'ÉCRIRE MON DÉSASTRE, ALEX ROUX (3), 1998

NEUF PETITES HISTOIRES D'APPARITIONS ET DE DISPARITIONS
in SALUTS de Guillemette Bonvoisin, 1998

GÉO ET CLAUDIE *in* PETITES PIÈCES D'AUTEURS, 1998

FICTION D'HIVER/MADAME KA, 1999

À TOUS CEUX QUI/LA COMÉDIE DE SAINT-ÉTIENNE/
LE RENARD DU NORD, 2002

NOËLLE
RENAUDE

DIVERTISSEMENTS TOURISTIQUES

L'ENTRE-DEUX

ROSE, LA NUIT AUSTRALIENNE

suivi de 8

éditions

THEATRALES

Les éditions THÉÂTRALES bénéficient d'une aide de la **SACD**

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



Photos de couverture : Copyleft Grore Images

© 1989, 1993, 2003, pour *Divertissements touristiques*, *L'Entre-Deux* et *Rose, la nuit australienne*, © 2003, pour 8, éditions THÉÂTRALES
38, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 75014 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-131-9

DIVERTISSEMENTS TOURISTIQUES

LE CHAOS DES FORMES

Mérusse, Olyette.

MÉRUSSE.— L'enfer!

OLYETTE.— Tu traînes, tu traînes. Active, Mérusse. Aie l'air gai!

MÉRUSSE.— Quatre jours déjà.

OLYETTE.— Ôte ce mouchoir, tu fais touriste!

MÉRUSSE.— Je suis un touriste.

OLYETTE.— Il est dix heures. Au soleil, ça fait huit.

MÉRUSSE.— La flore fanée, les sources taries, le végétal en loques et des monceaux de cailloux pour tout horizon.

OLYETTE.— C'est une tranquille fournaise. J'ai connu pire. Ah, un pavillon genre folie dans le goût d'ici!

MÉRUSSE.— Ah, de l'ombre!

OLYETTE.— Rien à voir, sors, Mérusse.

MÉRUSSE.— Que vienne l'hiver! La bise. Les longs frissons.

OLYETTE.— Un arc commémoratif!

MÉRUSSE.— Le crachin trouble. Les bons labours.

OLYETTE.— Une colonne de style oublié!

MÉRUSSE.— La nuit très tôt. La terre gorgée.

OLYETTE.— Ah, les ruines, les ruines!

MÉRUSSE.— Sinistre fléau, gravats immondes!

OLYETTE.— Tu dis, Mérusse?

MÉRUSSE.— Ralentis, Olyette.

OLYETTE.— Je contemple et prends des notes.

MÉRUSSE.— La cafetière siffle.

OLYETTE.- Tu trembles. C'est l'émotion ?

MÉRUSSE.- C'est l'hébètement. Les mausolées.

OLYETTE.- Ce rameau ? Approche, touche. Mets la main. Bambou ou bananier ?

MÉRUSSE.- Un outrage à la nature.

OLYETTE.- Pourquoi t'arrêtes-tu tous les trois pas ?

MÉRUSSE.- Mes pieds gonflent, j'ai les jarrets noués et la figure comme un tison.

OLYETTE.- Dans le fond, un théâtre !

MÉRUSSE.- Je dégèle rapido, flambe comme un fagot, et vois plus tôt que prévu saint Pierre grandeur nature.

OLYETTE.- Derrière, Mérésse, un genre pagode, à six toits.

MÉRUSSE.- J'entre en douceur dans l'inconscience.

OLYETTE.- Tu n'es pas curieux, tu manques d'ouverture, tu dors.

MÉRUSSE.- Pouvoir dire non.

OLYETTE.- Arrive, Mérésse !

MÉRUSSE.- J'arrive.

OLYETTE.- Ta boucle ! La gauche ! D'ici, tu ne vois rien, monte !

MÉRUSSE.- Le plat ne suffit plus, montons, grimpons, foulons ces marches comme au calvaire !

OLYETTE.- Cet air ! Cette vue ! On voit la plaine, puis la sierra, puis la frontière ! Et ces odeurs ! La meringue plus le nougat ! Un gros trou, Mérésse, à même le sol ! Sens ! Mets ton nez. À genoux. Poussière. Le révolu. Le silence et la cendre. Tu comprends, Mérésse, nous faisons une promenade verticale. Nous ne survolons pas le site. Nous entrons dans les siècles et les millénaires par le biais des strates temporelles et archéologiques.

MÉRUSSE.- La splendeur, la laideur et l'ânerie des temps immémoriaux, je m'en tape.

OLYETTE.- Pas si vite, Mérésse ! Où es-tu, Mérésse ?

MÉRUSSE.- Je me planque.

OLYETTE.— Montre-toi!

MÉRUSSE.— Quatre jours plus encore six.

OLYETTE.— J'ai vu un singe et trois chameaux.

MÉRUSSE.— On était si bien au frais chez nous.

OLYETTE.— Un carré de fouilles! Saute! Gratte! Là-bas, un outil! Qu'est-ce que tu regardes? Ils sont à la gamelle, tous. Fonce. Qu'est-ce que c'est? Une pioche? Creuse. Tu es seul.

MÉRUSSE.— Débris étiquetés. Décombres inutiles. Je frise l'insolation.

OLYETTE.— Alors, tu trouves?

MÉRUSSE.— Trois mégots, une lime à ongles. Pas d'ombre à part la mienne.

OLYETTE.— Là, un pot!

MÉRUSSE.— Ma vie pour une buvette.

OLYETTE.— Apporte, Mérusse.

MÉRUSSE.— Propriété de l'État.

OLYETTE.— L'histoire appartient à tout le monde. Donne. Fourre dans le sac. J'ai envie de toi, Mérusse.

MÉRUSSE.— Je suis moite.

OLYETTE.— Un désir fantastique me secoue les trompes.

MÉRUSSE.— Je suis sale.

OLYETTE.— Prends-moi.

MÉRUSSE.— Où ça?

OLYETTE.— Ici.

MÉRUSSE.— Un tombeau.

OLYETTE.— Justement.

MÉRUSSE.— Impossible.

OLYETTE.— L'art sur l'art, vas-y, Mérusse.

MÉRUSSE.— On va casser le pot.

OLYETTE.— Balance ta pioche.

L'ENTRE-DEUX

PERSONNAGES

AMAND

BORIS

ÈVE

Amand seul. Nuit tombante. Objets épars.

AMAND.— Toujours la lisière. Éternellement entre le maintenant et le tout à l'heure, le jour et la nuit, l'embellie et l'averse. Pas d'autre alternative. Un jour beau fixe, un jour ténèbres. Jamais rien de définitif, toujours sur ce petit point qui n'en finit pas de basculer, jamais ne s'arrête. Ce soir, je serai évasif. Grandes lignes générales. Gros titres du jour. L'anonyme sans gloire. À ma mesure. Ce matin mercredi, onze heures trente, j'ai vu un gros se faire voler son portefeuille par un petit Asiatique à trois bras, j'ai laissé faire, c'étaient pas mes oignons. De là millefeuille. En période de crise, retour au millefeuille. Ça vient de loin. Les dimanches de jadis, à midi, millefeuille pour tout le monde. Depuis ces beaux dimanches, le temps et l'univers ont rétréci. Pourtant, alors, si petit que fût mon monde il était vaste, les océans mugissaient dans ma bassine en plastique jaune où barbotait Julot, canard en celluloid. Je me souviens de ces tempêtes et des naufrages, je cassais mes jouets et j'étais malheureux. Quelle vie d'orage. J'ai eu mal. Déjà. Oui déjà. Sur mon corps, partout, la cicatrice de mes maux : égratignures, taches de vin, bleus, vergetures, cals, verrues molles, durillons, pellicules, couperose. Et sur mon âme tous les chagrins de l'enfance. La morosité de mes quinze ans et l'épouvantable peur de vieillir. Mon premier amour m'a rendu si amer. À dix-sept ans je voulais mourir. En effigie seulement. Je me forgeais des trépas et sanglotais dans mon lit. La vie était au point mort. J'avais un gros nez. À part le vol du portefeuille, la journée a été paisible. J'ai croisé un copain d'école. Je l'ai reconnu à son menton. À la bibliothèque, j'ai classé les bouquins avec Marie. On a entamé une nouvelle série à trois chiffres. Je n'ai jamais voulu refaire le monde, n'ayant aucune idée sur lui, le monde ! Je suis tout bonnement dedans, moi et mon petit naturel rancunier. Je n'y peux rien, je suis né comme ça. Et l'heure est venue. Je me claquemure, je ferme les ouïes, je deviens pavé. Une bûche. Incroyablement stoïque.

Pas un cri. Pas un gémissement. Je me répète : pas un cri, pas un gémissement. Et elle : détendez-vous, vous êtes tout crispé. Du coup je me suis mis à trembler comme une feuille d'automne. J'ai eu subitement horriblement froid. Grelottant je pensais : quand même pas claquer des dents, ce serait le bouquet! J'inspire, je ferme les yeux, derrière mes paupières closes ondulait un cercle noir. Vol de vautours au-dessus de la charogne. J'ouvre un œil, la lumière me flambe la pupille. Je referme et me dis cette fois : pensons, vite, pensons et je pensais seulement à ce « vite, pensons » et derrière ça le grand noir, le grand trou, la fosse. Tout à coup, je me déchire, là, du côté de l'oreille, je lui saisis le bras, elle le repousse, je serre les poings, elle tire, elle tire, et c'est à ce moment que je me suis mis à penser. Mais je n'ai pas eu le temps de penser bien loin parce qu'elle me la colle sous le nez, si petite avec sa puanteur. Brûlée, pourrie. Si petite et si méchante. J'ai refermé les yeux pour ne plus la voir. Est-ce que je me sens mieux à présent? Non. La tête me brûle et c'est insupportable maintenant parce qu'elle me manque, oh oui, elle me manque et c'est ce qui fait le plus mal. Imaginer que j'en serais là un jour. On ne se méfie jamais assez. Et pourtant Dieu sait si je suis pessimiste. À l'avenir, à l'avenir, entendez-vous je parle d'avenir! Cette putain de molaire y croyait sans doute, elle aussi, à l'avenir. Position assise. Calée au chaud entre ses semblables. Mais la mort est dans le fruit et vas-y je te la décolle. J'aurais préféré que ça tombe sur la voisine! s'écrie la molaire expropriée. Tu le vois comment toi l'avenir? Je me sens très mal. Côté cœur. Il cogne en zigzag, tout de travers. Je vais vomir, je vais claquer. Mourir seul un mercredi soir! Claquer pour claquer j'aime mieux claquer devant du monde! Je sais. Je voudrais être pathétique, c'est mon problème. J'ai failli pleurer quand je l'ai vue. Elle m'avait fait souffrir peut-être, mais elle faisait partie de moi. C'était un petit morceau de moi. Et je ne supporte pas de me voir foutre le camp par petits bouts. Je ne le supporte pas! Un trou, là, dans la mâchoire, un bout de mort entre les dents! Nom de Dieu ce que je me sens seul! Faites quelque chose! Morrrrrrrrrr perrrrlll te!! Maman! Maman adorait l'opéra, les terribles vociférations ténébreuses. Mon père, lui, n'aimait que de Gaulle. C'était toujours lui qui avait le dessus forcément, alors on ingurgitait le vibrato du général en même temps que les nouilles au jambon. Quand il y avait un opéra à la télé, papa coupait le son et mettait la radio. C'était un homme. Je crois que le

pathétique, c'est affaire de physique. Oh oui, maman aimait l'opéra. Elle frissonnait, elle vibrait, elle jouissait, elle pleurait, elle vivait toutes ces belles grandes passions. Mourir d'amour pour papa, évidemment, ça paraissait inconcevable. Écoute. Recondita armoni-ia. Et te, beltade, si tu m'ai-aimeu Car-rrrrmè-èn dolore, morrir, crudele! Quel sentiment!

Ces grandes gueulantes, ça te fouaille l'intérieur, ça te déchiquette la tripe en cadence! C'est peut-être pas réaliste mais au moins ça parle d'amour! C'est inimaginable le nombre de discours qu'on a pu engranger dans cette famille! C'était la terreur au quotidien. La répression domestique. Fallait la boucler à table. La boucler le dimanche. La boucler tous les jours de la semaine, à l'heure des sermons. Mon père disait à ma mère, à notre mère : chacun ses ténors, Julia, mais lui, là – le doigt tendu vers le grand vieux encastré dans la télé – lui, c'est du réel qu'il nous cause, c'est du concret, qui se touche, et vlan! une grande claque à la nappe à carreaux, comme cette table, du dur, pas de la guimauve pour édenté comme ton comme ton ton! À quoi sa femme répondait en nous regardant nous les gosses : la musique, les enfants, c'est tout ce qu'on a perdu depuis que ceux de sa race ont pris le pouvoir. La politique, la politique! Points de suspension là encore qui en disaient long, car j'ai compris beaucoup plus tard qu'ils vivaient en camp retranché, se battaient à coups de décibels sans tendre jamais l'oreille, une seule petite fois, vers la tranchée adverse. Ils n'avaient rien à se dire et provoquaient du son pour colmater les vides! Maman nous donnait le sein en écoutant ses roulades et l'autre nous flanquait des volées à la cadence infernale des je vous ai compris.

De tout ça il me reste le bruit. Énorme, enflé. J'ai passé mon enfance dans un immense vacarme. Il faudra bien la remplacer. Rien n'est irremplaçable ici-bas. Un vilain soir d'avril, mon grand-père rendit son dernier soupir, lâcha son dernier pet. Ma grand-mère voulait se faire enterrer vive près des restes de son funeste époux et aujourd'hui elle file en autocar sur les routes de France en braillant j'aime Paimpol et ses falaises. Rien n'est irremplaçable. On se fait à tout. Le temps se charge de raccommoder les accros. Histoire qu'on arrive à peu près rafistolé au cimetière. Suffit de s'habituer. Pas compliqué. Si on le dit, c'est que c'est vrai. Le plus moche, c'est le vide. J'ai beau empêcher ma langue d'aller se fourvoyer dans le coin gauche, elle y va, elle y

ROSE, LA NUIT AUSTRALIENNE

PERSONNAGES

ROSE

LUI

Allons. Un deux. Rose chantait. C'est tout ce qu'elle savait faire. Rose, dite Marlène, chantait donc. Dans les bals, les nuits plombées de quatorze juillet ou les soirs de fête patronale. Elle chantait pour tout un petit monde moite amateur de chaloupés samba-tango-rumba. Vous voyez le genre. Samedis, dimanches et jours fériés la trouvaient sur ces scènes de hasard, estrades de salles des fêtes, tréteaux où se vendaient en semaine volailles, victuailles, légumes et fromages. Du bucolique comme vous voyez. Mais Rose n'aimait pas la campagne. Alors, un beau soir, elle se mit à penser à quelque chose comme l'Australie. L'Océanie. Par là. Du très vague. L'un de ces coins sans nom précis à la géographie pas vraiment distincte. Les antipodes. Le bleu liquide de l'inconnu et le jaune sable des étendues désertiques. Elle avait choisi carrément l'autre, l'autre bout. Un avant-goût d'imaginaire, une saveur secrète, une bouffée d'air sauvage un peu plus frais que celui qu'on respire ici. Elle savait que c'était très vaste. Une île continent. Rose s'y accrocha. Son histoire prit forme, lui gonfla la tête. Et elle la raconta. Voulait plus en démordre. Ce fin fond du globe, ça lui avait flanqué le tournis. Parce qu'en plus, ça cadrait avec l'amour. L'Amour ! Celui qu'on n'ose jamais rêver pour soi-même, par superstition. Celui à côté duquel on passe éternellement. Celui qu'on met toute une vie à attendre. Celui pour lequel on se dit qu'on n'est pas fait. Amour, le grand, le sublime. Rose était menteuse. Elle nous avait déjà fait le coup du père mort en Indochine. Un trou dans le képi. La cervelle en flaque. Et la médaille posthume. Elle oubliait qu'il avait disparu sans gloire au large de Saint-Malo, en pêchant le maquereau. Sa mère ? Pour elle, la chanson était moins héroïque. Aussitôt après l'avoir déposée dans le monde, elle s'était jetée dans un lac. Désespérée, la veuve ne se serait jamais remise de la disparition lamentable de son époux dans les eaux grises de la Manche. Les dates de ces tristes événements ne correspondant pas à l'âge approximatif de Rose, on ne se souciait pas de savoir qui elle

était. Australie. Page d'utopie. Matrice du rêve. Pompon du mythe pour certains. Une idée comme une autre. Après tout, on n'est pas là pour juger.

Au fond de la salle de bal, quand la nuit commençait à s'effriter et que l'aube éclatait mollement, s'écroulait toujours un esseulé fin saoul. Avachi sur une chaise, toujours, la cannette à la main. Un troufion en perm, un immigré. À l'époque, polonais ou yougoslave. Un solitaire qui venait là pour bien s'inscrire dans la tête qu'il était seul, seul à en hurler, et qui, pataugeant dans ses certitudes, convaincu que c'était inutile, n'en relaquait pas moins la chanteuse de l'orchestre d'un œil résigné, regardait du fond de son ivresse les autres se mélanger la sueur en cadence. Et préférait s'achever d'une dernière bouteille plutôt que de voir la petite brune se faire embarquer dans le champ, derrière la salle des fêtes. Un soir, ce solitaire, ça avait été lui. Restait encore deux ou trois couples lessivés, moches, traînant leurs pieds gonflés sur le parquet, et le groupe des adolescents fascinés depuis le début de la soirée par la gesticulation du batteur. Sssshhhiiiiinnng-boum sssshhhiiiiinnng-boum frôlement de balayette sur la caisse claire, coup de pédale dans la grosse caisse, cymbale, ça convenait à tout. Cha-cha-cha, paso doble et slow. Tempo voilé. Pas le train d'enfer, ô non ! Elle ne l'avait pas remarqué tout de suite. C'était l'été. Une lourde nuit de juillet. L'air comme du molleton. Opaque. On respirait mal. Au bout d'un moment, elle avait senti, posés sur elle avec insistance, les yeux du solitaire. Il fumait. Il était assis jambes croisées, immobile, et la dévisageait. Ce solitaire-là, cette fois, sortait de l'ordinaire.

L'Océanie. Déjà, c'est parti. D'abord un nom, puis tout de suite, le train-couchettes jusqu'à Marseille et là, le bateau. La Méditerranée. Après, pour elle, ça devenait nébuleux. Une terre de craie, sans contours établis, vierge, la poussière blanche des plateaux, les pistes, les buveurs de whisky à la trogne gluante, les plantations. Elle préférait en rester à l'embarquement et recommençait le film à zéro. Le train jusqu'à Marseille et au détour d'un village agrippé à flanc de colline rousse, grillée, l'apparition entre les pins maritimes et parasols de l'eau et du ciel couchés dans la même mare turquoise. La photo était précise. Le sol vermillon, les pins vert bouteille et le bleu virant au vert de la mer étale. Ça, c'était carré. Puis le paquebot. Un

transatlantique. Métropole aquatique avec ciné, boutiques, fleurs coupées, piscine, et le soir, l'orchestre, les fourreaux de lamé et les palmiers en pot.

Il avait une voiture crème, attaquait-il d'emblée. Et des boutons de manchettes plaqués or. Des lunettes fumées, un trois-pièces beige clair, en tergal. Il était blond. Blond éteint, le cheveu luisant. Il fumait des américaines rangées dans un étui de cuir rouge gravé d'entrelacs dorés, et portait une énorme chevalière à l'annulaire de la main droite. Voilà en gros à quoi ressemblait celui qui, ce soir-là, était venu jouer au solitaire dans ce coin déserté de salle des fêtes.

Fournaise ! Terrible fournaise que cette nuit ! Ça se dandinait encore d'un air morose – un petit groupe – au lieu d'aller se pieuter au plus vite. Deux grosses filles, seins contre seins, tricotaient à contretemps un impossible pas. Charlie, accordéoniste, flûtiste, percussionniste, saxophoniste et amant de Rose, avait repris les maracas. Paso doble. Sous sa robe de mousseline fumée et le regard intensif du séducteur, la Rosie suintait de partout. Excitation, chaleur ? Allez donc savoir.

Quand ils étaient sortis trois quarts d'heure plus tard ensemble, lui : ça vous dirait un tour en voiture dans les environs, il fait chaud, j'ai une bagnole décapotable, en bas. Un pied sur l'estrade, un sourire vissé sur la figure, la main gauche dans la poche gauche à la recherche du porte-cigarettes. Quand ils étaient sortis, la voiture disparaissait sous une grappe de gosses. T'as vu ste caisse putain de bagnole une tire comme ça ça monte à 250 lui où c'est qu'y va lui. Tirez-vous les mêmes ! La robe de mousseline saumon volette et Rose s'affale sur les coussins. Lucky ? La flamme du briquet dans l'œil et l'autre, tout près, si près.

C'était une bagnole véritablement confortable. Décapotable et décapotée vu la température extérieure, et il y avait même la radio. Les coussins étaient en cuir sombre. Grenat à première vue. Difficile de juger dans le noir à la seule lueur verte du tableau de bord. Elle était aux anges. Plus précisément, sa tête voguait déjà vers les rivages sauvagement incultes d'Australie, tandis que sournoisement la moiteur déclenchée par le contact du cuir – du faux à tous les coups pour que ça colle comme ça – plaquait la mousseline à ses reins, à ses fesses. Désagréable. Elle se déplaça un tout petit peu. Un léger

TROTTOIR

– Vous avez du toupet, Jean-Yves, dit Maryse.

Et elle le gifle soudain.

– Moi ? s'effare Jean-Yves portant la main à sa joue.

– Eh bien ? intervient Denis fatigué.

– On vous a vu à la gare en train de faire les cent pas il y a une heure à peine, explose Maryse qui semble en avoir par-dessus la tête.

– Moi ? s'effare Jean-Yves en prenant les autres à témoin.

– Qui a dit que Jean-Yves était à la gare il y a une heure ? interroge Denis sans grand espoir.

– Moi, avoue Hervé contre toute attente et avec un soupir. Mais j'ai pu me tromper, se justifie-t-il sans plus en enfonçant les mains dans les poches de son pantalon bleu ciel.

– C'est un comble, s'exaspère Jean-Yves en fusillant Hervé du regard.

– Je suis sans doute décalé, commence Gilles dont la parole est immédiatement coupée par Maryse qui lance en ouvrant la barrière :

– Nous verrons cela plus tard, entrons, on nous attend.

COURETTE

– Des roses ! s'extasie Gilles avec un ravissement trop exagéré pour ne pas être calculé.

- Je préfère le lilas, le contrarie Jean-Yves qui n'a pas digéré la gifle de Maryse et se venge sur Gilles en lui donnant une tape sur la tête.
- Il y a quelqu'un ? crie Maryse déjà sur le perron et poussant la porte sans se gêner.
- Je suis sans doute décalé, recommence Gilles dont la parole est de nouveau coupée par Maryse qui baisse le ton tournée vers les autres.
- Il n'y a personne j'en ai peur.
- Entrons, suggère Denis en sueur. Il fait tellement chaud.
- Vous avez sonné ? s'enquiert Hervé inquiet.
- Je n'ai pas compris tout à l'heure, laisse en suspens Gilles sur l'ordre muet de Denis de la fermer.
- Il y a quelqu'un ? répète Maryse qui tend le cou et avance la tête vers l'intérieur.
- Ils sont peut-être à la gare, insinue Jean-Yves pince-sans-rire.
- Oh vous, le remet en place Maryse dont l'humeur ne s'est pas améliorée.
- Allons-y, insiste Denis qui n'en peut plus.

COULOIR

- Ça sent, renifle immédiatement Gilles nez au vent.
- Il a raison, confirme Hervé. Le lapin.
- Je ne sens rien pour ma part, dément Maryse.
- Vous sentez quelque chose, vous, Jean-Yves ? questionne Denis.
- Hum ? hésite Jean-Yves d'un ton distrait occupé qu'il est à ranger ses lunettes de soleil dans la pochette de sa chemisette à rayures pastel.
- Le cigare, décide Gilles s'engageant précipitamment dans la première pièce ouvrant à gauche.

SALLE À MANGER

- Mais non.
- Mais pas du tout.
- Certainement pas.
- Quoi ? s'arrête Denis tourné vers Jean-Yves qui resté en arrière s'incline vers le sol.
- Le cigare ? reprend Hervé emboîtant le pas à Maryse qui l'emboîte à Gilles. Le lapin.
- Vous avez ramassé quelque chose, Jean-Yves, je vous ai vu.
- C'est à moi que vous parlez, Denis ?
- À qui d'autre, Jean-Yves, pourrais-je m'adresser ?
- C'est vide, constate Maryse en contournant une table entourée de six chaises.
- C'est très meublé au contraire, la contredit Hervé qui la suit.
- Il n'y a personne, corrige Maryse avec une pointe d'agacement.
- Ah, fait Hervé qui vient de comprendre.
- Il y a ici un fumeur de cigare, insiste Gilles arrêté sur le pas d'une deuxième porte par laquelle on aperçoit de l'autre côté du couloir un salon décoré sans goût.
- Montrez, fait Denis.
- Si vous y tenez, consent Jean-Yves.
- C'est quoi ? interroge Denis.
- À votre avis ? réplique Jean-Yves lui tendant une carte avec une indifférence affichée.
- *This is the end. L'homme n'est plus le maître. Call us immediately.* déchiffre Denis à mi-voix. Qu'est-ce que j'en fais ?
- Gardez-la, dit Jean-Yves à Denis avec une pointe de mépris.
- Ça peut toujours servir, rétorque Denis à Jean-Yves avec un sourire oblique et fourrant la carte dans la poche revolver de son bermuda italien.